

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 27 Octobre 1867.

NOUVELLES LOCALES.

Cette semaine, plusieurs bateaux ont débarqué sur le quai de Monaco les divers matériaux nécessaires à la construction des gares sur le territoire de la Principauté. On va s'occuper vivement de ces travaux. Bien que la gare de Monte Carlo doive être la dernière achevée, elle a été commencée la première, et déjà la partie, qui doit servir d'abri aux voyageurs, est partie de terre. La semaine prochaine, on creusera les fondements de la gare de Monaco; les terrains où elle doit s'élever sont tout à fait déblayés.

Mardi dernier, les curieux remarquaient dans le port de Monaco un élégant yacht de plaisance anglais le *Peri* commandé par le capitaine Osmond. Ce gracieux bâtiment appartient à un riche anglais qui voyage ainsi sans sortir de chez lui. Heureux les touristes qui peuvent parcourir le monde sans quitter leur maison! Ils connaissent en même temps les surprises du voyage, l'attrait de la locomotion, et le confort, le bien être du chez soi.

Le propriétaire de l'hôtel du Prince Albert a donné dimanche dernier un dîner à l'occasion de l'ouverture de son établissement. Le menu était digne d'être signé Charles Monselet, et les convives ont pu constater le talent du cuisinier et les richesses d'une cave montée sur le pied de celle de l'Hôtel de Paris.

M. Bertall, dont nous avons annoncé le récent passage à Monaco, publie ses notes de voyage dans la *Vie Parisienne*. Son premier article, qui sera continué, est accompagné de fort spirituelles vignettes. Nous reproduisons quelques lignes qui racontent les impressions de cet écrivain à l'aspect du littoral Méditerranéen.

« Quel rêve! quitter Paris au moment où il reprend fatalement sa redingote grise de nuages, de brouillards et de fumée, où les rues recommencent à distiller les boues noires et profondes, où les macadams redeviennent des abîmes de fange, tandis que les parapluies se remettent à pleurer leurs larmes perfides sur les manches et dans le cou des pauvres passants.

« Une nuit en chemin de fer et tout à coup, en se réveillant, le bleu rude et chaud de la Méditerranée inonde vos regards; plus de nuages, ils sont restés accrochés aux derniers pignons de Lyon, Vienne et Valence.

« Le soleil illumine des paysages à grandes lignes magistrales et les montagnes à l'horizon se dessinent par des ombres délicates et transparentes, bleues.

« La locomotive *dévore l'espace*; il semble qu'une série de décors variés et splendides se déroule devant les yeux. De temps en temps le chemin s'enfonce entre des rochers gigantesques, puis la mer apparaît pour disparaître encore, bleue, tournoyante, creusant des criques adorables, des anses féeriques, soulignant des golfes aux lignes harmonieuses et riches.

« Voici Fréjus avec son vieil arc Romain qui est toujours tendu depuis des siècles. Cependant il semble appuyer sa vieillesse très vermoulue sur trois ou quatre maisons d'allure italienne qui se pressent autour de lui pour le soutenir.

« Salut! voici le premier palmier. Ce palmier est grand, élancé, élégant; il dresse sa tête ensoleillée par dessus un vieux mur, misérable et décrépît. Quelques orangers chargés de fruits lui servent de compagnons. L'herbe pousse dans le terrain sans altérer ce palmier qui n'est pas un palmier de parade, c'est donc le Midi vrai.

« Voici Saint Raphaël, une merveille; Cannes, la ville de Lord Brougham et de l'Angleterre. Les lords, les baronnets, les marchands de savon de Windsor et de fers de Birmingham y ont semé à plaisir, au milieu des cactus, des orangers et des palmiers, une myriade d'habitations toutes plus étranges les unes que les autres, pièces montées, gâteaux de dessert et de thé, tours de carton, nougats variés, jouets d'enfant.

« Les Anglais savent conserver partout avec la ténacité d'un grand peuple le même mauvais goût présomptueusement magistral. En France, au moins, on change de mauvais goût tous les deux ou trois ans, c'est ce qui fait notre force.

« Voici Antibes, dont les murs fortifiés baignent leurs pieds dans la mer. Voici le Var. Le sifflet de la locomotive fait entendre son éclatant cri d'arrivée sous les voûtes vitrées de la gare. Nous sommes à Nice.

« Quel soleil brillant, quel ciel sans nuages! Avec cela une petite brise délicate qui gonfle à peine les voiles latines dont on aperçoit la tâche blanche çà et là sur le bleu profond de la mer.

« Le train, qui était garni outre mesure, laisse échapper de ses boîtes successives une série de *miss*,

de danses aux lèvres pâles et aux visages amaigris, de vieux messieurs éclopés, de vieilles dames fourbues que des domestiques en livrée s'empressent d'emballer dans des calèches ou des chaises roulantes.

« Tous ces gens, malades ou tristes, semblent s'ouvrir à l'espoir; ces bouches tourmentées par la souffrance essaient un sourire. Nice est pour eux peut-être la guérison et la vie.»

Dans le prochain numéro de la *Vie Parisienne*, M. Bertall doit consacrer quelques dessins et un article à la Principauté de Monaco. Nous y trouverons à glaner.

CAUSERIE.

Chaque fois qu'il nous arrive d'ouvrir un journal de Paris, nous trouvons les chroniqueurs occupés à se venger du bonhomme Hiver, en le criblant d'épigrammes, et, quand ils ne se plaignent pas de la gelée et du vent, ils s'en prennent à la pluie, à la boue, au macadam. Il est vrai que, cette année, les premiers froids ont devancé l'époque qui leur est assignée par l'aimanach. L'hiver a chassé sur les terres de l'automne. Les climats les plus favorisés du littoral méditerranéen n'ont pas été épargnés. Le ciel est resté voilé pendant quelques jours, mais enfin le beau temps est revenu, et maintenant la campagne de Monaco présente un spectacle admirable.

Ici l'automne produit sur les arbres et les plantes les effets d'un second printemps qui est sans contredit plus beau que le premier. Après les sécheresses de l'été, les premières pluies d'octobre ont arrosé les gazons, désaltéré les fleurs, lavé les arbres et donné aux feuillages des orangers et des citronniers ce beau vert lustré et velouté qui encadre si bien les fleurs d'argent et les fruits d'or.

On n'apprécie pas assez l'oranger et tous les arbres de même famille. Les gens du Nord, habitués à les voir taillés en boule et plantés dans d'affreuses caisses vertes, les prennent pour des arbres de luxe et ne tiennent à les posséder que par vanité. Ils en meublent leurs serres et volontiers ils les cacheraient sous des housses. Pourtant l'oranger, le vrai, celui qui croît librement en pleine terre est un des végétaux les plus utiles que nous connaissions. Sans parler de ses fruits exquis qui sont appréciés de chacun, ses feuilles ne servent-elles pas à composer des boissons salutaires? et ses fleurs et ses racines et son bois ne fournissent-ils pas mille ressources

à la parfumerie et à la tabletterie. Il n'est pas une partie de cet arbre qui ne soit utilisée par la science ou l'industrie. L'oranger est une grande source de richesses.

On ne connaît guère que les deux variétés principales de la famille des auranthyacées, l'oranger et le citronnier, pourtant que d'espèces diverses sous une apparente uniformité ! Le cédratier, le limetier, le limonier, le bigaradier, etc., etc.

Toutes ces variétés, et nous n'avons nommé que les plus connues, sont cultivées avec succès dans les jardins de Monaco. Lorsque le touriste, du haut des remparts de la ville, abaisse ses regards vers la campagne, il ne peut se lasser d'admirer ces riches végétales, ces épaisses verdure parmi lesquelles les fruits brillent comme des boules d'or.

En cette saison, les citronniers sont chargés de fruits et de fleurs qui saturent l'air de leurs parfums subtils, et nous ne saurions choisir un moment plus opportun pour décrire quelques unes des espèces que nous avons nommées.

Le cédratier porte un fruit enveloppé d'une écorce épaisse et d'une saveur très-agréable qui se confit au sucre et se mange comme bonbon. Le limetier ressemble beaucoup au cédratier, mais il acquiert un peu plus de développement. Ses fruits sont d'une douceur exquise ; nous en dirons autant du bergamotier dont l'écorce parfumée sert à doubler les bonbonnières. Les bergamottes exhalent une odeur suave et fournissent une huile essentielle, usitée dans la parfumerie.

Le bigaradier est un bel arbre à touffe régulière, moins grand que l'oranger. Son fruit amer n'est pas mangeable, mais le suc de la bigarade est très-usité comme assaisonnement. La fleur du bigaradier est plus parfumée que celle de l'oranger à fruit doux ; c'est celle que l'on préfère pour la distillation.

Puisque les hasards de la causerie nous ont amené à parler en détail des diverses espèces d'aurantthyacées, rendons cette étude complète en ajoutant que ces végétaux sont presque tous originaires des Indes orientales ou de l'Asie centrale. La plupart ont été importés dans le Midi de l'Europe vers le dixième siècle.

La fécondité de ces arbres est prodigieuse, et un naturaliste anglais, Lindley, prétend avoir vu dans les Açores un oranger qui ne donnait pas moins de vingt mille oranges propres à être livrées au commerce, indépendamment de plus de dix mille autres fruits tachés ou plus ou moins endommagés. Nous ignorons si Lindley exagère, à la façon de tous les voyageurs, mais nous pouvons assurer que, dans les jardins de la Principauté, les oranges et les citrons se comptent par milliers. Ils sont une des richesses du pays.

Le *Courrier des Alpes*, de Gap, publie les lignes suivantes sur les froids précoces de cette année :

Les froids précoces dont nous parlions dans notre dernier numéro ont persisté pendant toute la semaine. Dans la journée du 10, la neige est tombée à gros flocons comme pendant l'hiver, il y en avait près de dix centimètres sur les toits ; qu'on juge par là de la quantité qui a dû tomber sur les montagnes. De mémoire d'homme on n'en avait vu à Gap à cette date. Le 10 octobre fera époque dans nos contrées. Malheureusement, il paraît que ce froid est général.

Les troupeaux trashumants surpris ont eu beaucoup à souffrir. Un certain nombre de moutons ont péri par le froid ; on nous assure qu'un berger même est mort sur la montagne de Ceuse, près Gap.

Les jardins et un certain nombre de vignes qui n'étaient pas encore vendangées ont gelé.

Cependant, depuis dimanche, la température s'est adoucie, mais la pluie continue, et ce contre-temps

contrarie les travaux des champs, surtout les semailles, qui étaient très-peu avancées à cause de la sécheresse que nous avons eue.

Après avoir lu cet article, on doit s'estimer heureux de vivre au soleil, sous le beau ciel de Monaco.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On nous écrit de Nice :

Chaque jour, les trains du chemin de fer nous amènent de nombreux étrangers. Les hôtels se remplissent ; les villas sont moins bien partagées, mais tout laisse croire qu'elles auront leur tour car jamais l'affluence n'avait été si grande en un commencement de saison. J'ai assisté, cette semaine à trois représentations du Théâtre-Français. La troupe dramatique est excellente. J'ai retrouvé là une ancienne connaissance, M. Pougin, excellent acteur de comédie qui ne serait pas déplacé sur une scène de genre parisienne. M. Avette a eu la bonne fortune de le réengager ; je l'en félicite. La seconde représentation de la *Favorite* a mieux marché que la première ; on m'apprend que la forte chanteuse a résilié son engagement. Dans *Lucie*, la chanteuse légère a obtenu un très grand succès ; après la scène de la folie, les bravos ont été unanimes ; l'artiste a été couverte de fleurs et rappelée deux fois. Les soirs d'opéra, la salle du Théâtre-Français est toujours remplie, et pourtant la saison commence à peine. M. Avette est déjà récompensé par le succès de sa louable initiative. *Audaces fortuna juvat.*

On lit dans le *Sémaphore* :

Le Cercle artistique, qui depuis quelque temps était en voie de formation, se trouve aujourd'hui définitivement constitué, grâce au zèle de la commission provisoire nommée, il y a un mois, par les premiers adhérents. Etabli dans une des rues centrales de la ville, ce nouveau cercle s'ouvrira le 28 novembre ; il justifiera tout d'abord son titre, car la soirée d'inauguration sera marquée par une exposition spéciale de peinture et par une séance musicale. On ne saurait trop engager les peintres et les musiciens qui ne font pas encore partie de ce cercle à solliciter leur admission. Il est inutile de signaler ici tout le bien qu'il est permis d'attendre d'une réunion de ce genre ; chacun comprend quelle influence salutaire peuvent exercer sur le goût public des hommes jeunes et actifs, adonnés pour la plupart aux travaux de l'intelligence, cultivant les arts ou sachant les honorer. On a souvent reproché à notre cité de se laisser absorber par les préoccupations matérielles et d'être peu sensible aux nobles jouissances de l'esprit. La création du Cercle artistique démontre une fois de plus à quel point cette accusation est injuste. La démonstration sera plus évidente encore si, comme tout le fait espérer, les membres du Cercle exécutent jusqu'au bout le brillant programme qu'ils se sont tracé et pour la réalisation duquel nous faisons les vœux les plus sincères.

GERBE PARISIENNE.

On a bien raison de dire que l'automne est la saison des pluies. Cette semaine s'est signalée par une averse d'almanachs de toutes les couleurs et de tous les formats, sérieux ou comiques. Eh ! bien, le plus charmant de ces petits livres nous vient encore du Midi ; c'est l'*Almanach de Provence*, M. Arnaud

de Pontmartin, un critique qui s'y connaît, l'a distingué parmi tous les autres et lui a consacré un compte rendu dont je reproduis un fragment :

Hélas ! voici la saison mélancolique qui fait tomber les feuilles et pousser les almanachs. La feuille qui tombe, l'almanach qui pousse, nous tiennent à peu près le même langage. L'un et l'autre nous disent que nous avons une année de plus, et que ce quelque chose, qui se détache de nos arbres et s'ajoute à nos calendriers, se détache aussi de nous mêmes pour s'ajouter à notre âge.

L'*Almanach Provençal* se tire à un nombre fabuleux d'exemplaires. A Paris, il en existe par centaines ; il suffit de parler provençal pour parler en vers :

Quidquid tentabam scribere, versus erat,

a dit Ovide, qui, s'il eût vécu de nos jours, eût certainement demandé à être exilé entre Saint-Remy, patrie de Roumanille, et Maillane, patrie de Mistral. Ces modernes trouvères ont sur nous un grand avantage ; la foi ! Ils sont convaincus ; ils croient en eux-mêmes, et l'importance de leur mission, la valeur de leurs talents, l'agrément de leurs ouvrages, s'accroissent de tout ce que leur prête cette robuste certitude.

Les *Félibré*, comme on les surnomme (*qui fait des livres*), payent chaque année un tribut à cet *Armanà Frouvençau*, dont Roumanille est l'éditeur et l'initiateur. Il y a de tout dans cet *almanach* : des vers et de la prose, des élégies et des idylles, des odes et des fables, des historiettes lestement tournées et relevées de ce sel provençal, qui vaut parfois le sel attique. C'est franc, un peu vert, hant en couleur ; cela a du montant et du bouquet, comme les vins de la côte du Rhône bus trois mois après les vendanges. Roumanille excelle dans cette poésie familière, naturelle et vraie, qui semble dictée par le bon génie du foyer domestique ou se promène à travers les champs, la larme à l'œil et le sourire aux lèvres. L'an passé, il avait publié dans son *Armanà* le *Curé de Cucugnan*, qui, grâce à quelques journalistes parisiens, notamment à Alphonse Daudet, fit parler de lui dans le monde littéraire. Cette fois, c'est le *Médecin de Cucugnan*, et je vous assure qu'il est difficile d'imaginer un récit de moraliste et de poète mieux ajusté aux tristes conditions de la nature humaine.

Ce médecin est admirable ; il a toutes les perfections de son état ; mais, depuis deux ans qu'il est établi à Cucugnan, pas un client. Les villageois, le voyant lire sans cesse, disent :

Il a besoin de consulter les livres ; donc il ne sait rien.

A la fin, le docteur, ennuyé de son inaction, les rassemble et leur dit :

— Vous ne me croyez pas assez savant pour guérir un malade. Eh ! bien, je ferai mieux : je ressusciterai un mort. Trouvez-vous tous dimanche prochain, sur la place, à l'issue de la grand'messe, et... vous m'en direz des nouvelles.

Aussitôt le bruit se répand dans tout le village ; vous jugez si la population est exacte au rendez-vous. Quel flot de curieux ! quelle attente fiévreuse ! Jamais on ne vit rien de pareil depuis qu'une troupe foraine était venue jouer *Geneviève de Brabant*.

— Vous voici tous, mes amis, dit le médecin ; c'est très-bien ; je suis prêt, et je tiendrai ma parole. Mais, à présent, c'est à vous à me dire qui vous voulez que je ressuscite... Voyons, que diriez-vous du grand Pierre ?...

— Gardez-vous-en bien ! dit la veuve. Je vais convoler en secondes noces ; les bans sont publiés et le repas commandé... D'ailleurs le défunt était querelleur, brutal, ivrogne, et je ne me soucie pas d'être encore battue.

— Soit. Je ne tiens pas à celui-ci plutôt qu'à celui-là... Voulez-vous, par exemple, le gros Simon ? Celui-là était assez pacifique.

— Impossible ! s'écrient les trois fils. La succession de notre père était très-embarrassée ; il nous a fallu un

an pour nous débrouiller, avec accompagnement d'avocats, de notaires et de juges de paix... Maintenant il faudrait tout refaire, rembourser tous les frais, payer une pension au vieux : ce serait la ruine. Le bonhomme est bien mieux là où il est...

Ainsi de suite; je ne veux pas gâter ce joli conte, que je cite de mémoire. Le médecin passe en revue tous les habitants morts depuis deux ans. A toutes les résurrections il y a un inconvénient, une objection et un obstacle. Enfin on arrive à un petit enfant, à un délicieux chérubin de dix-huit mois, dont la mort fit verser bien des larmes... Eh ! bien, celui-là encore, on aime mieux le laisser dans le ciel. Depuis qu'il est parti, il en est venu un autre (c'est moi, ne le dis pas!) et les pauvres parents n'auraient plus de quoi les nourrir tous les deux...

— Vous voyez bien, dit le médecin, qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne puis ressusciter personne..... il est donc beaucoup plus sûr pour vous tous de tâcher de mourir le plus tard possible; consultez-moi quand vous êtes malades, et permettez-moi de vous guérir en attendant mieux.

Succès complet; à dater de ce moment, les clients affluent chez le docteur, et parviennent, grâce à lui, à une longévité d'académiciens. Tout cela est bien observé, bien dit, plein de verve, de bonne humeur et de sentiment.

Les almanachs, qui ne sont autre chose que des journaux paraissant une fois par an, ne doivent pas nous faire oublier leurs frères quotidiens. Le *Corsaire* vient de renaître, ressuscité par M. Jules Lhermina. C'est une feuille purement littéraire, fort bien renseignée, fort bien faite et dévouée aux idées honnêtes et généreuses. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les noms de ses rédacteurs, Albert Brun, Emile Faure, Victor Noir, Gabriel Guillemot, A. Ranc, Eugène Razoua, etc., etc. En lui souhaitant la bienvenue, je lui emprunte le mot de la fin, sans vergogne, le *Corsaire* étant né riche.

« Calino prenait un bock chez Frontin au bois de Boulogne, à deux pas du lac. Comme il faisait grande chaleur, il avait déposé son chapeau sur la table voisine.

Tout à coup un violent coup de vent survient qui emporte le chapeau et le précipite dans le lac.

— Quelle chance que j'aie quitté mon chapeau ! s'écrie Calino, sans cela j'allais avec lui prendre un rude bain dans la rivière.

VARIETÉS.

Alphonse Karr a quitté Nice. Il a transporté sa bêche, ses rosiers et ses guêpes à Saint-Raphaël. C'est de là que désormais l'illustre fleuriste expédiera ses bouquets aux parisiennes, car on pense bien qu'Alphonse Karr n'a pas renoncé au culte des fleurs non plus qu'à celui des lettres. Voici une des plus belles pages que le poète jardinier ait consacrées à ces fleurs qu'il aime tant :

Les Fleurs à Paris.

Les Egyptiens tenaient singulièrement à ce que l'air qu'on respirait dans les villes fût corrigé par les parfums, et en faisaient brûler sur les places publiques; il y avait des parfums de jour et des parfums de nuit.

Aristote dit que l'odeur agréable qui s'exhale des parfums des fleurs et des prairies ne contribue pas moins à la santé qu'au plaisir.

Ça été pour moi, en particulier, une des causes de mon éloignement des grandes villes, et j'ai ce bonheur que mes quelques souvenirs heureux sont imprégnés des odeurs suaves de la campagne et des jardins, si bien que le parfum de certaine fleur me les raconte encore aujourd'hui. L'odeur des ajoncs en fleur sur

les falaises normandes, l'odeur du foin coupé et commençant à sécher, l'odeur de la pluie d'orage en ont long à me dire.

En sens tristement contraire, je me rappelle qu'un soir, au sortir de je ne sais quelle fête parisienne, je reconduisais chez elle, hélas! jusqu'à la porte, une très-charmante femme, c'était la première fois que je me trouvais seul avec elle. Arrivés devant sa maison, nous nous arrêtasmes avant de sonner; elle avait commencé une phrase qu'il fallait bien lui laisser finir, puis, j'en commençai si vite une autre. Il faisait un si beau clair de lune, que nous nous mimes à nous promener dans un espace de vingt pas devant cette porte; elle de temps en temps me disait; « Bonsoir, il faut que je rentre; » et moi: « Encore un instant, il n'est pas tard. »

Il était fort tard, et nous le savions tous deux, si tard qu'à ce moment commençaient à s'exhaler les odeurs infectes produites par certains travaux nocturnes.

Ce fut si odieux, qu'elle me dit: « Allons, il faut que je rentre, et que je ne fuis plus d'objection. Seulement, je ne pus jamais séparer cette charmante femme de cette horrible odeur, et je ne pouvais penser à elle sans qu'il me semblât la sentir encore. De sorte qu'un voyage m'ayant fait quelque temps après quitter Paris pour un mois, je ne la revis jamais.

Tandis qu'il est tel de mes souvenirs qui, lorsque je l'évoque, exhale un parfum d'aubépine, tel autre de lilas, tel autre de muguet ou de chèvrefeuille.

J'avais souvent pensé à la destinée de ces pauvres filles du peuple, passant leur vie entière dans le centre de la ville, dans ces quartiers tristes et obscurs.

Grâce à ces places plantées d'arbres, à ces jardins publics établis dans chaque quartier, il n'en est plus ainsi.

Ces squares, puisque le nom est adopté, ont d'autres avantages; les jeux des enfants d'ouvriers n'auront plus exclusivement le ruisseau pour arène, et, ce qui est encore plus grave, le square peut encore reconstruire le quartier, que les omnibus et l'étendue toujours croissante de la ville ont supprimé.

Or, voici l'importance que j'attache au quartier.

Voici d'abord comment les squares peuvent le reconstruire. Au lieu d'aller prendre l'air en se promenant loin de son domicile, chacun se promènera et viendra s'asseoir, dans les soirées d'été, dans le jardin de son quartier; on y fera connaissance, et, qui plus est, on s'y connaîtra, on saura tout de suite que cette jolie blonde est la fille d'un employé d'un ministère, que cette brune est la fille d'un marchand du voisinage, que sa compagne est repasseuse ou lingère, que cette femme qui vient avec un enfant est la femme d'un professeur au Lycée, etc., etc.

Se sachant connues, les femmes n'auront plus de raison d'adopter, à la grande ruine de la famille et du ménage, ces déguisements qui ne tromperaient plus qu'elles-mêmes; elles s'habilleront conformément à leur état, à leur revenu, à leurs occupations.

En même temps qu'on trouvera une jeune fille jolie, on pourra savoir si elle est honnête et laborieuse; on se connaîtra; des mariages ne se feront plus sur le hasard d'une rencontre, ou d'après un mensonge mutuel; car un des inconvénients des grandes villes; c'est qu'en changeant de quartier, on peut changer de personnage.

On se débarrasse en deux heures d'une mauvaise réputation en quittant une rue où l'on est paresseux; un ivrogne, un coquin peut aller dans une autre rue s'établir à nouveau pour quelque temps honnête homme et considéré. C'est quelque chose aussi de penser qu'on verra une belle jeune fille regarder et admirer des fleurs, au lieu de s'arrêter devant l'étalage et les vitrines des marchands de nouveautés et des bijoutiers, ce vrai miroir à alouettes, où on les prend presque rôties au feu de l'envie et des désirs ambitieux.

Il est singulier que Paris ne possède pas un marché aux fleurs convenable, ou simplement couvert comme les halles. Pourquoi n'y a-t-il pas une halle aux fleurs bien installée, comme la halle aux légumes et la halle

aux poissons?

Il est une autre idée que je soumetts à l'édilité parisienne, puis je me tairai.

Les divers châteaux royaux, impériaux, etc. possèdent un grand nombre d'orangers en caisse.

Un rond sur un carré, cela pouvait paraître beau quand les Parisiens n'avaient jamais vu d'orangers vivants; mais aujourd'hui que grâce aux chemins de fer, Nice est si près d'eux, et qu'ils y viendront tous, je déclare qu'ils rentreront à Paris fort dégoûtés de cette magnificence si laide. Tous les ans, on apporte ces orangers aux Tuileries et au Luxembourg, dans leurs caisses vertes (chose horrible déjà de peindre en vert les caisses, les bancs, et tous les meubles de jardin, ce vert minéral jurant grossièrement avec les teintes végétales), puis on les reporte dans des serres.

Qui empêcherait de renverser cette opération? Par exemple, de planter les orangers en pleine terre dans chacun de ces jardins, d'en faire un petit bois ou un bosquet, et, au mois d'octobre, de les entourer et de les couvrir d'une serre mobile, que l'on enlèverait au mois de mai?

A. KARR.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 19 au 25 Octobre 1867.

ST-TROPEZ. b. *St-Jean-Baptiste*, français, c. Figari, filets de pêche
 STE-MAXIME. b. *Sylphide*, id. c. Corras, vin
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 CASSIS. b. *Providence*, français, c. Durand, chaux
 STE-MAXIME. b. *St-Erasme*, italien, c. Bregliano, vin
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 ID. b. *Marie*, français, c. Constantin, m. d.
 GOLFE JUAN. b. *Elan*, id. c. Ricord, sable
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
 ID. b. *Trois Amis*, id. c. Castillon, id.
 MENTON. b. *Napoléon III*, id. c. Cligny, huile
 ARLES. b. *Aimée*, id. c. Legin, houille
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 FINALE. b. *Antoine Saccone*, italien, c. Saccone, charbon
 ID. b. *Conception*, id. c. Gazia, fruits
 ID. b. *Battine*, id. c. Ginocchio, charbon
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 GÈNES. b. *Jeune Elvire*, français, c. Benza, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ID. yacht *Peri*, anglais, c. Osmond, sur lest
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ID. id. id. id.

Départs du 17 au 25 Octobre 1867.

GOLFE JUAN. b. *Marie et Claire*, français, c. Julien, sur lest
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
 ID. b. *Elan*, id. c. Ricord, id.
 ID. b. *Augustin*, id. c. Ross, id.
 ID. b. *Assomption*, id. c. Isoard, id.
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 MENTON. b. *Sylphide*, français, c. Borras, vin
 ALICATA. brick. *Test*, anglais, c. Roberts, sur lest
 STE-MARGUERITE. b. *St-Jean-Baptiste*, italien, c. Figari, filets de pêche
 BORDIGHIERA. b. *St-Erasme*, italien, c. Bregliano, vin
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 TOULON. b. *Providence*, français, c. Durand, id.
 NICE. *Marie*, id. c. Constantin, id.
 MENTON. b. *N.-D. de la Miséricorde*, italien, c. Ghirardi, planches
 GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Gabriel, sur lest
 ID. b. *Elan*, id. c. Ricord, id.
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.
 NICE. b. *Pauline*, id. c. Porcelle, id.
 ID. b. *Napoléon III*, id. c. Cligny, huile
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 TOULON. b. *Conception*, italien, c. Gazia, fruits
 CANNES. b. *Battine*, id. c. Ginocchio, charbon
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 ID. yacht *Peri*, anglais, c. Osmond, id.
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. id. id. id.
 ID. id. id. id.

CASINO DE MONACO

Aujourd'hui 27 Octobre 1867

CONCERT

Sous la direction de M. Eusèbe Lucas

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Polonaise	FAUST.
Ouverture de Nabucco	VERDI.
Ballet de la Reine de Saba	GOUNOD.
Polka	
Ouverture de Poète et paysan	SUPPÉ.
Valse	GUNG'L.
Romance	KUCKEN.
Final	LUMBYE.

8 HEURES DU SOIR.

Marche du Tannhauser	R. WAGNER.
Ouverture du Cheval de Bronze	AUBER.
Sérénade	TITL.
Polka	BILSE.
Ouverture du Père Gaillard	H. REBER.
Air du Sommeil de la Muette	AUBER.
Valse	STRAUSS de Vienne.
Quadrille	MÉTRA.

HOTEL DU PRINCE ALBERT

tenu par E. REY

Place du Palais, Monaco

Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf offre aux familles Etrangères le calme et la tranquillité d'une maison particulière.

Pension, Restaurant — Salon et Café fumoir

On parle Allemand, Anglais, Français et Italien.

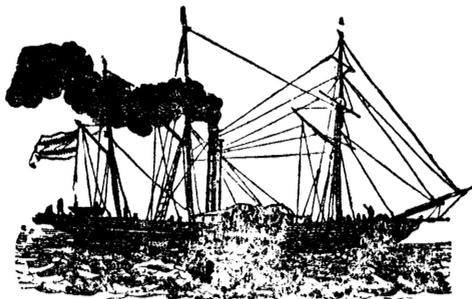
HOTEL BELLEVUE

Chambres au midi à louer au jour, à la semaine et au mois. — La table d'hôte ouvrira en novembre prochain.

VOITURES pour la promenade et voyages. Saugeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE
entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir.
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

FLEURS DE MONACO
GRANDE VALSE DE CONCERT

PAR EUSÈBE LUCAS

chef d'Orchestre du Casino des Bains de mer de Monaco.

PRIX : 6 FRANCS.

PARIS : { Au Minestrel, 2 bis, rue Vivienne ;
Leugel et Comp., Editeurs-Libraires.

A Monaco au Vestiaire du Casino et chez l'auteur.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carnes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1867-68.

Grand établissement Hydrothérapique à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT-DHERCOURT.

Bains de mer chauds. — Salles d'Inhalation. — Bains de vapeur.

La contrée de Monaco, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord : sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet.

Le Casino, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, Wiesbaden et Hombourg. — Nouvelles Salles de Conversation et de Bal. — Cabinet de Lecture où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — Concert l'après-midi et le soir. — Orchestre d'élite.

Le Trente et Quarante se joue avec le Demi refait, et la Roulette avec un seul zéro.

Grand Hôtel de Paris, à côté du Casino. Cet Hôtel l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. Beaux Appartements. Magnifique Salle à manger. Salon de Restaurant et Café. — Cabinets particuliers. Cuisine française.

La ville et la campagne de Monaco renferment des Hôtels, des Maisons particulières et des Villas, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — Station Télégraphique.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.